

Le Je comme Verbe
Réflexions au sujet de la politique d'identité
Andreas Laudert

« Qui êtes-vous ? » me demanda un jour, en branlant du chef, un inspecteur de l'enseignement qui avait à juger de ma leçon quant au bien-fondé d'une autorisation provisoire d'enseigner, tout en feuilletant mon *curriculum vitae* avec un étonnement apparemment croissant. La question du « quoi », de ce qu'est quelqu'un, ou de ce qu'il veut devenir, concerne sa situation extérieure dans le monde, la manière dont l'être humain s'incarne dans la société et ce qu'il incorpore professionnellement, ce qui le justifie de son identité, l'*identity card*.

Toutefois qu'en est-il au niveau de l'âme ? Là aussi, on apparaît comme ceci ou comme cela et on peut en venir à des problèmes lorsqu'il s'agit d'ordonner des empreintes de manière sensible. Le changement de conscience actuel sur le terrain de l'identité et de la discrimination, nous révèle que ce qui est justement sans mauvaise intention n'est pas éprouvé automatiquement comme quelque chose de bien.

Quand quelqu'un dit : « Je sais exactement comment tu ressens les choses. Je te comprends, il en va de même pour moi », on peut se sentir tout de même encore très seul. Certes, il s'agit d'un encouragement participatif et ce qui est affirmé ici peut bien être aussi pertinent. Mais parfois c'est avec beaucoup de respect qu'on ne signale pas par trop rapidement une compassion qui va de soi et qu'on reste en retrait de soi, mais on fait tout d'abord plutôt une pause, on écoute attentivement et on reste discret. Et qu'on tolère une différence, voire qu'on tienne un abîme pour possible et qu'on le maintienne.

Des êtres seuls se sentent souvent foncièrement moins seuls lorsqu'on ne les dissuade pas de leur solitude, mais qu'on les prend au contraire au sérieux. Ceci peut valoir au moins pour un solitude psycho-spirituelle, pour un sentiment que l'on pourrait aussi caractériser comme un *heimatlos* : la sensation, sur la base de certaines circonstances ou dispositions, de ne s'appartenir nulle part ailleurs aussi judicieusement, quoiqu'on le voulût volontiers. Celui qui est discriminé sur la base de la couleur de sa peau s'attend donc à ce qu'une personne « blanche », ne revendique pas ici un droit d'intervention ou s'exclue pour elle-même inébranlablement, d'être une part d'un racisme structurel. Ce que peut être sur le niveau corporel une expérience du « Je me sens sans genre », ou sur un niveau plus spatial : « Je ne suis que l'invité de ce lieu », cela peut correspondre encore à un autre niveau — difficile à désigner celui-là — : « Je peux m'identifier avec de tels courants divers, spirituels ou concepts professionnels, visions politiques ou conceptions de monde, avec des sentiments de vie, des milieux, des manières de parler et formes de communications ou habitudes culturelles, avec des points de vue divergents dans des discours actuels, de sorte que je ne suis pas à immobiliser ni à « reconnaître », ni à comprendre définitivement. »

Je fus un jour confronter par un rédacteur anthroposophique à l'occasion d'un thème déterminé conformément au sens avec la présomption que moi, possiblement moi-même, je ne susse pas bien où je me trouvais alors. D'après mon souvenir, il était neutre et doucement ironique ; je ne me souviens pas de ce que je lui est rétorqué. Il se peut que la question de savoir comment quelqu'un pense quelque chose, puisse éventuellement concerner le niveau intellectuel. Par quoi — s'interroge-t-on ensuite — sommes-nous censés ou pouvons-nous t'identifier ? Qu'est-ce que nous pouvons, ou sommes censés croire de toi ? Sais-tu où tu en es principalement toi-même ? Comment te découvrons-nous ? Ce rédacteur-là supposait qu'il n'y eût pas en cela (dans le cas concerné, mais bien aussi fondamentalement) de solide point de vue du tout chez un être humain de mon naturel.

La substance dans ce qui est en train de naître

À partir de la vision actuelle, je dusse répondre de fait : Oui, je ne me « trouve » pas. Je me meus — mais je me tiens à cela. Je me laisse mouvoir par l'un ou par l'autre. Par maintes choses (ou êtres humains) sans cesse, par d'autres plus rarement. Cette habitude, naturelle pour mes semblables, je l'éprouve actuellement comme convenable et féconde. Dans cette manière d'être flexible, de penser dans des processus, quand je m'articule, d'ajouter à chaque fois ce dont je crois que cela fait carrément défaut, eh bien ceci ouvre des espaces de jeu d'action. Dans la rencontre immédiate, cela crée un espace pour de sains étonnements et dans le médium de l'écriture une maturation en naît, comme si une vie était insufflée seulement aux corps textuels sur le dialogue à leur sujet, comme si l'élément péremptoire d'une publication reposait au-delà du livre. Tout texte n'est pas approprié pour cela : on dit que des textes doivent aussi avoir de la « chair », qu'ils doivent arriver au point, ou au moins laisser deviner, où est celui-ci en est et où, comme à un bout, à la périphérie, « l'identité » du texte devient saisissable pour s'y rattacher avec son propre percevoir et son propre penser.

Parfois un mouvement adopte le forme que les mots tournent autour de quelque chose, d'un centre, qui lui-même de son côté se déplacerait et ainsi on se demanderait peut-être : Où donc est la substance ? Et parfois le mouvement a l'air d'être au repos, comme s'il était un milieu intrépide qui s'enroulerait sur lui-même à l'instar d'un vortex, et on se demanderait alors en lisant : où est donc le contact au monde ? [Cela m'arrive dans la traduction de l'allemand plus souple et moins pressé d'atterrir vers le français plus direct et conclusif. *Ndt*] Il est là où vient mon prochain qui intervient — avec une pensée, une question, une inspiration ou un acte. La substance de toute librairie (*Buch-Handlung* = *commerce de livres*) est toujours dans le social, dans ce qui prend naissance.

Avec le thème de l'identité la question se relie aussi de savoir d'où nous vient, sur cet arrière-plan, l'anthroposophie de Rudolf Steiner, de l'image de l'être humain. Il y a une douleur chez de nombreux êtres humains qui provient des prémisses anthropologiques dans l'œuvre de Rudolf Steiner, vécus comme discriminatoires. Et il y a une douleur chez beaucoup qui fréquentent l'anthroposophie qui vivent (pas moins de manière discriminatoire) ce qui se passe dans les médias avec l'essence du contexte « anthroposophie ». Comment peut-on en arriver ici à un authentique dialogue et à un rapprochement respectueux des deux douleurs ?

Ce que nous tous apprenons, précisément de ceux qui éprouvent les mêmes sentiments (souvent des jeunes), c'est ceci : la désillusion et la méfiance qui naissent lorsque quelqu'un à la prétention, que ce soit à partir d'une intention sincère, de juger de l'essence d'une douleur, de comprendre une blessure et de connaître une incertitude ; la comparaison par trop rapide, l'estimation à coups de hache et le se-référent-à-soi-même sans préjugé, (« Mais je ne suis pourtant pas raciste ! » — « Je connais aussi ce que c'est de se voir marginalisé ! ») pour beaucoup de gens de telles réactions forment une expérience quotidienne qui les ramène à la raison. Ils s'en ressentent de ce fait souvent doublement discriminés et dévalués, une fois de manière factuelle et une autre fois dans la réception et la communication des discriminations. C'est pourquoi ils disent, de manière quelque peu critique et exemplaire : « À vrai dire, toi, vieil homme anthroposophe blanc, tu ne peux rien apporter de substantiel à une discussion sur des passages racistes dans l'œuvre de Rudolf Steiner, ou bien sur l'angoisse d'une femme, la nuit, au sujet de deux hommes qui errent dans un parking, avec la chronique de l'*Akasha* ici ou là. Et ne commentes pas non plus ma maladie avec tes explications communes sur le *karma* et le destin. S'il te plaît sois gêné ! Prends donc au sérieux ton absence de prévention, prends-la au pied de la lettre, sors du discours, barricades-toi chez toi, en quarantaine et n'empoisonnes pas ces libraires de femmes de ta présence toxique. »

La politique d'identité est-elle éventuellement à la fois progressive et régressive, à la fois rationaliste et anti-rationaliste ? Est-elle une fulguration, un symptôme des douleurs d'enfancement d'une conscience nouvelle pour le mouvement d'âme d'autrui, un idéal universel qui n'est pas encore totalement éveillé à lui-même et de ce fait s'articule en se convulsant — plutôt en se séparant, parce que conscient des *lobbies*, et donc ne s'unissant ni se libérant encore spirituellement ?

Conscience future adjective

Il faudrait aujourd'hui un consensus là-dessus que chaque personnalité est tellement multicouche, qu'elle ne sera jamais à saisir dans un concept matérialiste d'individualité et de société. Ainsi la possibilité repose en nous de pouvoir s'identifier avec des points de vue complètement divergents. (La « corona » scinde peut-être seulement pour la raison que nous sommes scindés en nous or, cela ne devrait pas être.) À cette occasion personne n'est identique à un groupe d'autres points de vue, dont dépendent peut-être d'autres points de vue (ou personnalités). On pourra toujours contextualiser seulement ce que quelqu'un dit, mais pas l'être humain dans son entièreté : je fonde en effet seulement les relations, dans lesquelles j'émerge, je les forme et je suis elles.

« Je m'allie » cela signifie : je permets que désormais je me relie à quelque chose où je me mets en relation — je suis donc « obligé(e) ». Je peux être cela vis-à-vis de plusieurs choses ou êtres humains. Je peux affirmer : « Je me déclare d'accord totalement avec toi » et si un autre exprime quelque chose de contraire, mais qui concerne — dans ce moment — pareillement un aspect essentiel de la cause concernée, alors je dis pareillement une deuxième fois la phrase : « Je me déclare d'accord totalement avec toi ».

On peut reconnaître en cela une certaine souveraineté et liberté, de sorte que cela permettrait à Rudolf Steiner d'être considéré et poursuivi, dans la même respiration historique, d'une part, comme traître à tout ce qui est allemand et, d'autre part, comme son plus dangereux représentant. Mais il est plus essentiel de savoir si nous sentons où se trouve quelqu'un, ou bien où il se trouverait aujourd'hui, si nous ressentions ce qui l'a réellement mû dans son for intérieur.

Ainsi me demandé-je si une individualité spirituelle de Steiner, aujourd'hui, ne regarderait pas plutôt avec un intérêt authentique l'époque de sorte que maintes de ses empreintes conceptuelles et amorces anthropologiques repousseraient les gens sans nécessité. Peut-être que ce qui est dans l'essence de l'anthroposophie, attend constamment une autre compréhension, un dévoilement croissant. Cela est encore en pleine révélation de soi, et celle-ci a seulement lieu dans le penser, le sentir et le vouloir de l'individu, dans le Je.

Peut-être qu'il ne s'agit carrément pas, aujourd'hui, d'être identique à soi-même ni carrément de former un substantif, comme un nom cérébral et de ne pas vivre *de*, mais à *partir* de la substance et de la transformer en contact du cœur : comme une activité, comme verbe, comme une identification empathique de soi. Peut-être même que la conscience adjective d'un futur se prépare, pour parler de manière trinitaire, dans laquelle nous nous trouvons aveugles, les uns les autres — même dans l'étranger, dans l'inintelligible, parce que nous pouvons nous approprier presque tout ce qui se demande et ce qui se comprend et rentrer notre aveuglement dans notre voir et nos façons de voir. Parce que notre conscience d'autrui est si profonde et si vaste que nous la portons en nous à l'instar d'une possibilité. Ensuite les anthroposophes ne seront plus identifiables comme tels, et l'étiquette « Waldorf » ne répondra plus que pour un masque qui pourra être jeté.

La toute première question que souleva l'apparition de Jésus et que les gens jusqu'à la fin ne cesseront de lui poser, les érudits tout comme le peuple — la question qui se rattache dans l'Évangile de Jean au Prologue sur le Verbe qui était au principe et duquel il est dit au troisième verset, que « tout est devenu par Lui » — cette question la plus laconique, la plus profonde, la plus vivante et toujours nouvellement la plus décisive du Je-humain pressentant Christ : « Qui es-Tu ? » (**Jean 1, 19**).

Die Drei 6/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Andreas Laudert, est né en 1969, étudia l'écriture scénique à l'université des arts de Berlin, ainsi que la théologie, il est auteur et enseignant Waldorf.